

LE
SIÈGE DE COLCHESTER

DRAME EN UN ACTE

PAR A. B.

REVU ET PUBLIÉ PAR

J. G. W. McGOWN

MONTREAL

1891

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LE
SIÈGE DE COLCHESTER

DRAME EN UN ACTE

PAR A. B.

REVU ET PUBLIÉ PAR

J. G. W. McGOWN



MONTREAL

1891

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

137664

PROLOGUE EXPLICATIF.

La guerre civile qui ensanglanta l'Angleterre sous le règne de Charles 1^{er} venait de se rallumer pour la seconde fois. Le parlement, en ordonnant de ne plus présenter d'adresse à ce prince malheureux détenu alors dans l'île de Wight, avait porté l'indignation dans le cœur de tous les bons citoyens. L'Ecosse, le pays de Galles, quelques villes du nord du royaume, et même 17 vaisseaux à la solde du parlement s'étaient déclarés pour le roi. Il y avait aussi des mouvements en sa faveur dans les comtés d'Essex et de Kent, soutenus par le zèle du comte de Norwich, de lord Capel, de Sir Charles Lucas et de Sir George Liste. C'était contre ces derniers que le chevalier Fairfax fut envoyé avec une armée assez nombreuse. Cet habile général n'eut pas beaucoup de peine à triompher de quelques troupes nouvelles et mal disciplinées. Il les défit complètement à Maidstone, dans le comté de Kent, et poursuivant les fugitifs, il les obligea, ainsi que les Royalistes du comté d'Essex, à se renfermer dans la ville de Colchester, qu'il courut aussitôt investir.

Le siège de cette ville est un événement des plus mémorables de ces temps malheureux par l'opiniâtre résistance de ses défenseurs. Malgré les rudes assauts qu'ils eurent à subir, malgré la disette affreuse où ils furent bientôt réduits, au point qu'il ne leur restait plus pour nourriture que les chevaux de la garnison, ils faisaient de brusques sorties et bravaient toutes les forces des assiégeants, dans l'attente de quelques secours incertains qu'on leur faisait espérer.

C'est dans cette situation que commence l'action de ce drame.

PERSONNAGES

LORD FAIRFAX, général de l'armée du Parlement.

LORD CAPEL, gouverneur de Colchester.

EDMOND, fils de Fairfax.

ARTHUR, fils de Capel.

LE COLONEL MORGAN, ami de Fairfax.

LE COLONEL KINGSTON, ami de Capel.

SURREY, capitaine des gardes de Fairfax.

Gardes et Soldats.

La scène se passe dans la tente de Fairfax devant les murs de Colchester, en 1645.

LE SIÈGE DE COLCHESTER.

SCÈNE I.

FAIRFAX, MORGAN.

Fairfax lit un papier que Morgan vient de lui donner.

FAIRFAX.—L'attaque de cette nuit nous aurait coûté tant de braves soldats ?

MORGAN.—Oui, mon général, 800 hommes, et s'il faut l'avouer, l'élite de l'armée.

FAIRFAX.—Encore si nous avions racheté cette perte par quelque avantage ! Mais après tant d'assauts, Colchester n'en résiste pas moins à nos armes. L'exemple d'Oxford vient de fanatiser les habitants, et l'opiniâtre Capel...

MORGAN.—Cet homme seul est pour Colchester, une sûreté plus forte que ses remparts. C'est en vain que nous attaquerons cette ville tant qu'il s'obstinera à la défendre.

FAIRFAX.—Il n'a pas longtemps à me braver encore.

MORGAN.—Quoi ! milord...

FAIRFAX.—Si je ne puis vaincre sa résistance, son fils saura la forcer.

MORGAN.—Son fils ?

FAIRFAX.—Oui, Morgan. Le jeune Arthur m'ouvrira dès aujourd'hui les portes de Colchester. C'est dans ce dessein que je l'ai fait venir de

Londres avec mon fils. On vient de m'annoncer leur arrivée.

MORGAN.—Voici Surrey qui revient de la place.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SURREY.

FAIRFAX.—Eh bien, Surrey, la trêve est-elle acceptée? Capel a-t-il consenti à l'entrevue que je lui ai fait proposer?

SURREY.—Oui, milord. Les hostilités sont suspendues pour six heures; et ce matin même lord Capel doit se rendre sous votre tente.

FAIRFAX.—Pour étaler sans doute à mes yeux son triomphe. Comment vous a-t-il reçu?

SURREY.—D'un air calme et froid. La fermeté est empreinte sur son front.

FAIRFAX.—Cet orgueilleux royaliste resterait seul inébranlable, tandis que le génie tutélaire d'Albion est dans la terreur. Non, non, il apprendra bientôt à trembler lui-même. Je porterai l'effroi dans la partie la plus sensible de son âme. Surrey, faites venir mon fils. (*Surrey sort.*)

SCÈNE III.

FAIRFAX, MORGAN.

MORGAN.—Oserai-je vous demander, milord, quel est votre projet? Je ne puis venir à bout de le deviner.

FAIRFAX.—Je vais vous l'apprendre. J'ai reçu hier la nouvelle que le duc d'Hamilton, avec une nombreuse armée, s'avance par Langdale, au secours de la place. C'est pour le prévenir que j'ai hasardé cette nuit un troisième assaut. Vous

savez quel en a été le résultat. Mais l'artifice va me livrer ce que je n'ai pu gagner par la force.

MORGAN.— Comment le jeune Arthur pourra-t-il vous servir dans cette entreprise ?

FAIRFAX.— Je lui représenterai vivement le danger qui menace son père. Ils se verront tous deux dans mon camp. Arthur, tremblant pour des jours si chers, va l'engager à se rendre.

MORGAN.— Le croyez-vous, milord ?

FAIRFAX.— Je l'espère. Celui que l'univers armé n'aurait pu vaincre, souvent la seule parole d'un enfant en a triomphé.

MORGAN.— Capel porte dans son cœur la tendresse d'un père ; mais il y porte aussi la fermeté d'un héros.

FAIRFAX.— Si les premières armes ne peuvent le dompter... Mais j'aperçois mon fils. Je veux lui parler seul. Allez rejoindre le jeune Arthur et n'épargnez aucun moyen pour le faire entrer dans mes vues. (*Morgan sort.*)

SCÈNE IV.

FAIRFAX, EDMOND.

FAIRFAX.— Embrasse-moi, mon fils.

EDMOND (*se jetant dans ses bras*).— O mon père ! quelle joie j'éprouve de voir que les soins de la guerre ne m'ont point effacé de votre souvenir.

FAIRFAX.— Ta joie sera bien plus grande quand tu sauras pour quel motif je te rappelle auprès de moi.

EDMOND.— Vous me voyez prêt à obéir à vos ordres.

FAIRFAX.— Ils seront chers à ton cœur, s'il est sensible à l'amitié.

EDMOND.—Vous me les faites désirer avec une nouvelle impatience.

FAIRFAX.—Tu peux sauver le jeune Arthur du plus grand malheur qu'il ait à craindre.

EDMOND.—Que dites-vous ? Ah ! mon père, je vous en conjure, ne perdons pas un instant.

FAIRFAX.—Lord Capel, par une aveugle opiniâtreté, se précipite à sa ruine. J'estime trop sa bravoure pour ne pas déplorer son malheur. Le sort de son fils surtout, puisqu'il est ton ami, ne peut me devenir étranger. Sauvons-les tous deux d'une perte irréparable.

EDMOND.—O mon père, je crains...

FAIRFAX.—Quoi donc ? qu'Arthur ne puisse rien obtenir ? Va, mon fils, la nature a donné plus de pouvoir aux enfants sur leurs pères, que les lois n'en donnent aux pères sur leurs enfants.

EDMOND.—Je connais Arthur. C'est un fils trop respectueux pour oser se permettre de détourner son père de la conduite qu'il le croit obligé de tenir.

FAIRFAX.—Quand la nécessité lui en fait un devoir, c'est la plus forte preuve qu'il puisse lui donner de son respect et de sa tendresse.

EDMOND.—Il ne le croira jamais.

FAIRFAX.—Son intérêt demande qu'on l'éclaire. N'es-tu pas son ami ?

EDMOND.—Ah ! si je le suis ! Il est après mes parents celui que j'aime le plus au monde. Dans cet instant où nos deux pères combattent l'un contre l'autre, je donnerais ma vie pour sauver la sienne.

FAIRFAX.—Loin de condamner ce transport, je l'admire. Il me prouve que le cœur de mon fils est capable des plus beaux mouvements de générosité. C'est ainsi qu'on doit sentir l'amitié pour en être digne. Tu mourrais pour ton ami : il faut

le sauver. Si sa fortune et sa vie te sont chères, aide-moi dans mon projet. Va le chercher. Je veux me joindre à toi pour le persuader.

EDMOND.—J'obéis. (*A part.*) Ah ! que pourrais-je lui dire ? (*Il sort.*)

SCÈNE V.

FAIRFAX *reste un moment pensif*, SURREY *s'apprêhe de lui.*

SURREY.—Milord!...

FAIRFAX.—J'allais vous faire appeler, Surrey. Tandis que je vais m'entretenir avec Arthur et mon fils, courez dire à Morgan de prévenir mes troupes et de les tenir prêtes à s'assembler au premier signal.

SURREY (*avec surprise*).—Je vous demande pardon, milord, mais un tel ordre a de quoi m'étonner.

FAIRFAX.—Je vous comprends. Allez, soyez tranquille, Fairfax, selon l'usage de la guerre, peut chercher à surprendre son ennemi ; mais il ne violera pas sa parole. La trêve que vous avez su ménager sera religieusement observée. Je veux seulement, lorsque j'exhorterai l'orgueilleux Capel à se rendre, que ses yeux soient frappés par l'aspect d'une armée brillante et courageuse. Cet appareil en imposera peut-être à son obstination.

SURREY —Mais, milord...

FAIRFAX (*d'un ton impétueux*).—Allez, ne perdez pas un moment. (*Surrey sort.*)

SCÈNE VI.

FAIRFAX, EDMOND, ARTHUR *qui s'avance en saluant respectueusement Fairfax.*

FAIRFAX(*le prenant par la main*).—Je me réjouis de vous voir, mon cher Arthur. Je connais votre amitié pour mon fils, et ce sentiment me rend tous vos intérêts bien précieux. Je veux vous en donner une preuve en vous réunissant aujourd'hui avec votre père.

ARTHUR.—Est-ce que vous voulez m'envoyer dans Colchester pour combattre à ses côtés ?

FAIRFAX.—Cette ardeur martiale ne m'étonne point de la part du fils du brave Capel ; mais dans les circonstances présentes, elle ne pourrait tourner qu'à votre malheur.

ARTHUR.—Appelez-vous un malheur de mourir avec son père ?

FAIRFAX.—Votre père vous est donc bien plus cher que la vie ?

ARTHUR.—Veuillez faire cette question à votre fils, milord, et vous aurez ma réponse.

FAIRFAX.—Eh bien... sans perdre vous-même la vie, vous pouvez la conserver à votre père.

ARTHUR.—Ah ! dites-moi ! que puis-je faire pour lui ?

FAIRFAX.—La ville n'est pas en état de se défendre longtemps. Il faut qu'en peu de jours, elle soit emportée. Alors au lieu des lauriers qui couronnent aujourd'hui la tête de Capel, il ne lui restera plus à attendre que la hache du bourreau.

ARTHUR.—Je conçois les projets de votre cœur généreux, vous voulez engager les ennemis de mon père à prendre la tête de son fils au lieu de la sienne. Mourir pour son père et pour son roi tout

ensemble, quelle glorieuse destinée ! (*Il se jette à ses pieds.*) Comment vous rendre assez de grâces de m'avoir jugé digne de la remplir.

EDMOND (*à part, en essuyant ses larmes*).—Qu'il va lui en coûter de revenir d'une si noble erreur.

FAIRFAX (*relevant Arthur en l'embrassant*) — Vous me forcez, mon jeune ami, à vous estimer autant que le héros à qui vous devez le jour. Mais me croyez-vous assez cruel pour exiger de vous un tel sacrifice ?

ARTHUR.—Qu'attendez-vous donc de moi ?

FAIRFAX.—Un effort moins funeste pour l'un et pour l'autre. Dans un moment, vous verrez ici votre père. Joignez vos instances aux miennes pour l'engager à rendre une place que tout son héroïsme ne peut défendre plus longtemps.

ARTHUR —Moi, milord !...

FAIRFAX.—Représentez lui la proscription terrible du parlement, le flots de son sang prêt à couler sur un échafaud, la douleur de sa veuve, le désespoir de son fils, la confiscation de vos biens... Peignez-lui cet abîme de malheur où son obstination barbare va vous précipiter.

ARTHUR.—Vous daigniez tout-à l'heure, milord me témoigner quelque estime. Ce témoignage venait-il du fond du cœur ?

FAIRFAX.—En doutez-vous, Arthur ?

ARTHUR.—Permettez moi donc de mériter cette estime, et de regarder votre proposition comme une épreuve à laquelle vous voulez mettre ma vertu.

FAIRFAX.—Vous prouverez assez votre vertu en arrachant votre père aux horreurs d'une mort cruelle. Quand il vous verra frémir à ses pieds sur le sort qui le menace, pourra-t-il résister à votre amour suppliant ?

ARTHUR.—Si j'avais cette indigne faiblesse, mon père est trop sage pour céder aux larmes d'un enfant tel que moi.

FAIRFAX.—S'il est sage, il verra que vos larmes coulent pour son salut.

ARTHUR.—Mettez-vous à sa place, milord. Chargé de la défense d'une ville, la rendriez vous aux sollicitations de votre fils ?

FAIRFAX (*embarrassé*).—Demandez à mon Edmond quel pouvoir ont sur moi ses prières... Ingrat, c'est son attachement pour vous qui me fait trembler pour tout ce qui tient à son ami. Votre père connaît aussi la nature ; il ne sera pas insensible à sa voix.

ARTHUR.—Il n'est sensible qu'à la voix de son devoir. Elle lui apprendra bien mieux que moi-même ce qu'il devra faire.

FAIRFAX.—Souvenez-vous que vous tenez sa vie dans vos mains.

ARTHUR.—Pardonnez, milord, elle n'est ni dans les miennes ni dans les vôtres.

FAIRFAX.—Vous voulez donc le perdre ?

ARTHUR.—Quand il serait en mon pouvoir de le sauver, c'est mon sang qu'il faut me demander pour offrande et non une trahison.

FAIRFAX.—Je le reconnais, ce sang, à son orgueil indomptable. Ecoutez, Arthur. Je ne vous donne qu'un moment pour vous décider. Je reviendrai bientôt vous demander pour la dernière fois, si vous aimez mieux voir votre père sur l'échafaud que sur le char de la fortune. Edmond, demeurez auprès de lui ; essayez si votre affection lui fera plus d'impression que ma pitié.

ARTHUR.—Votre pitié, milord ? Elle est trop généreuse. Je ne l'avais pas demandée. (*Fairfax lui lance un regard furieux et sort.*)

SCÈNE VII.

EDMOND, ARTHUR. *Ils se regardent un moment en silence.*

ARTHUR.—Eh bien, Edmond, quel parti vas-tu prendre ? Pour servir ton père, oseras-tu m'engager à trahir le mien ?

EDMOND.—Nous nous connaissons assez l'un et l'autre. Va, tu ne me crois pas plus capable d'en avoir l'idée que je te crois capable de me la soupçonner.

ARTHUR.—N'écoute, pour un moment, ni l'amitié ni la nature. Si tu étais Arthur, que ferais-tu ?

EDMOND.—Je voudrais mériter ce nom que tu ennoblis, en égalant ta constance. Ce n'est pas moi qui porterais mon père à une lâcheté.

ARTHUR.—Avec d'autres sentiments, je me croirais indigne de te voir mon ami. Hélas ! le seras-tu longtemps encore ?

EDMOND.—D'où vient cette injure, en quoi l'ai-je méritée ?

ARTHUR.—Pardon, Edmond, ce n'est pas toi que je crains. Mais qui sait si ton père...

EDMOND.—Ah ! laisse-moi croire qu'il sent autant que moi le prix de la vertu. Laisse-moi estimer l'auteur de mes jours.

ARTHUR.—Il m'aimait autrefois lui-même ; il se réjouissait de nous voir grandir ensemble. Compagnons d'exercices et de jeux, combien de fois nous a-t-il fait promettre de vivre étroitement unis, comme il l'était avec son cher Capel. Tu vois cependant avec quelle fureur il le poursuit aujourd'hui. Ce n'est pas assez de sa ruine ; il veut faire sa honte, ne pouvant lui donner la mort.

EDMOND.—S'il s'oubliait jusqu'à ce point, que

le Ciel me pardonne une telle pensée ! j'oublierais à mon tour que je suis son fils.

ARTHUR (*essuyant ses larmes*).—Faut-il qu'un nom si doux coûte tant de peine à nos cœurs ! Pourquoi ne puis-je penser sans frémir à celui qui me donna la naissance ? Je le sais trop : la ville ne peut se défendre plus longtemps, et mon père est trop fier pour se rendre. S'il ne meurt pas accablé sous les coups de ses ennemis, s'il tombe vivant entre leurs mains, quelle sera sa destinée ! plus il aura fait éclater de grandeur d'âme et de valeur, plus on voudra se venger de sa gloire en le flétrissant. Le plus vertueux des Anglais sera livré au supplice d'un criminel. Ses ennemis sont trop implacables. Cette tête qu'il n'ont pu atteindre de leurs armes, ils la feront tomber sous la hache du bourreau.

EDMOND (*avec feu*).—Non, il ne périra pas. Je lui connais un libérateur.

ARTHUR.—Et qui est-il ?

EDMOND.—Moi.

ARTHUR.—Toi, cher Edmond ? Où t'égarèrent les vœux de l'amitié ?

EDMOND.—L'amitié !... Elle a plus de force que tu ne le crois. Le temps nous presse. Il ne s'agit plus de délibérer. Me promets-tu d'exécuter ce que je vais te prescrire.

ARTHUR.—Tout, si l'honneur me le permet.

EDMOND.—Crois-tu qu'il le condamne, puisque je te le propose ?

ARTHUR.—Eh bien, tu n'as qu'à parler et j'obéis.

EDMOND.—Viens donc ; suis-moi. Nos deux chevaux sont encore devant la tente. Volons en France. Je me remets entre tes mains pour servir d'otage à Capel contre les entreprises de Fairfax.

ARTHUR.—Qui, moi, t'arracher à ton père ?

EDMOND.—Il ne craint pas de te ravir au tien.

ARTHUR.—Non, je ne me rendrai jamais coupable d'une action que je viens de blâmer dans un autre.

EDMOND.—C'est pour empêcher mon père de la commettre. Au nom de notre amitié, cher Arthur, c'est pour lui, c'est pour moi que je le demande. Épargne à mon père d'éternels remords ; épargne-moi la douleur de l'en voir tourmenté.

ARTHUR.—Veux-tu me les donner, à moi, ces remords ?

EDMOND.—Que dis-tu ? Non, tu n'auras pas de reproches à te faire. Mon père lui-même, quand ses premiers transports seront passés, te bénira au fond de son cœur de lui avoir conservé l'honneur.

ARTHUR.—Qu'exiges-tu de moi ? Jamais, Edmond jamais !

EDMOND (*le saisit et l'entraîne*).—Je ne t'écoute plus ; il faut me suivre. Partons. (*Fairfax paraît suivi de quelques soldats*)

SCÈNE VIII.

FAIRFAX, ARTHUR, EDMOND, SOLDATS.

FAIRFAX.—Holà, gardes ! Qu'on les arrête tous deux !

ARTHUR.—Ciel, mon cher Edmond...

FAIRFAX (*à Edmond*).—Fils ingrat ! est-ce ainsi que tu exécutes mes ordres ?

EDMOND.—Vous l'avais-je promis ?

ARTHUR (*se jetant à ses pieds*).—Ah ! milord. Si l'honneur vous est cher, ne lui reprochez pas sa désobéissance, ou ne l'en punissez que sur moi. C'est mon amitié qui le portait à se soustraire à votre pouvoir.

EDMOND.—Non, non, mon père, ne l'en croyez pas. Sa générosité veut vous surprendre en s'accusant de mes desseins. Je n'avais pas même encore forcé sa résistance... J'oserai vous le dire : Vous n'avez aucun droit sur lui : moi je vous appartiens. Ma liberté, mes jours sont à vous. Je les abandonne à votre colère. Tant qu'elle tombera sur moi seul, vous ne m'entendrez pas murmurer.

FAIRFAX.—Tais-toi. Je sais qui je dois punir. Qu'on les enferme tous deux dans une partie séparée de ma tente.

ARTHUR.—Ah ! laissez-moi du moins partager la prison de mon ami.

EDMOND (*aux gardes*).—Non, vous ne l'arracherez pas de mes bras.

FAIRFAX (*aux gardes*).—Qu'on m'obéisse ! (*Les gardes les séparent et les entraînent malgré leurs efforts.*)

On peut ici fermer le rideau et jouer la pièce en deux actes.

SCÈNE IX.

FAIRFAX, *seul*.

FAIRFAX (*après un long silence mêlé d'agitation*).—Verrais-je mes projets renversés par mon propre enfant ? Son insolente résistance ne fait que m'affermir dans ma résolution. Va, Capel, tu ne seras pas le plus obstiné. Je vais te rendre témoin d'un spectacle qui fera plier devant moi ta raideur. C'est pour ton fils qu'Edmond ose mépriser mon pouvoir. Arthur m'en vengera sur toi-même.

SCÈNE X.

FAIRFAX, SURREY.

SURREY.—Milord, je viens de faire exécuter vos ordres. S'il m'était cependant permis de vous représenter...

FAIRFAX.—Vos représentations m'importent. Je n'en ai pas besoin.

SURREY.—Un envoyé de lord Capel est à la porte et demande à vous parler.

FAIRFAX.—Qu'il entre. (*Surrey va chercher Kingston et l'introduit.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, KINGSTON.

KINGSTON.—Milord, le gouverneur de Colchester vous fait demander par ma voix s'il peut en ce moment avoir l'honneur de vous entretenir.

FAIRFAX.—Je serai toujours prêt à le recevoir. Je vais me hâter de donner quelques ordres pour que notre conversation ne soit pas interrompue. Surrey, je vous charge de faire à lord Capel les honneurs de ma tente. Aussitôt qu'il arrivera, faites m'en avertir, Je serai chez le colonel Morgan. (*Fairfax et Kingston sortent par deux côtés opposés.*)

SCÈNE XII.

SURREY, *seul.*

SURREY.—Quel dessein occupe son esprit. Un sombre courroux éclate dans ses regards. Les larmes de son fils n'ont pu l'attendrir. Aurait-il

voué le jeune Arthur à sa vengeance. Je ne puis m'empêcher de frémir. Fairfax sans doute est généreux ; mais l'égarément universel des esprits dans ces temps de trouble et de vertige, a déjà fait commettre tant de forfaits ! Il ne m'en rendra pas du moins le complice. Je ne lui en déguiserai pas l'infamie, s'il veut m'y faire tremper. Oui, je le sauverai malgré lui-même de tout ce qui pourrait ternir sa gloire.

SCÈNE XIII

CAPEL, KINGSTON, SURREY.

KINGSTON (*à Capel*).—Vous êtes dans sa tente, milord.

SURREY (*s'avançant vers Capel, prend avec respect sa main qu'il veut baiser*).—Intrépide défenseur de Colchester, qu'il me soit permis de baiser la main d'un héros !

CAPEL (*la retirant avec modestie*).—Elle ne doit recevoir aucune marque d'honneur, aussi longtemps que celles de mon roi seront flétries par les chaînes. Où est lord Fairfax ?

SURREY.—Je me hâte d'aller lui annoncer l'arrivée de son noble ennemi. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

CAPEL, KINGSTON.

KINGSTON.—Je crois devoir vous dire, milord, que tout ce que je vois ici me paraît étrangement suspect.

CAPEL (*d'un air tranquille*).—En quoi donc, mon ami ? Ne vous formez pas de vaines terreurs.

KINGSTON.—Elles vous paraîtront assez fondées si vous daignez y réfléchir. Fairfax était instruit par ma bouche du moment de votre arrivée. Pourquoi ne pas rester et vous recevoir lui-même ? Pourquoi sortir aussitôt sous prétexte d'ordres importants à donner ? Pourquoi tout son camp enfin se trouve-t-il sous les armes à votre passage ?

CAPEL.—Que prétendez-vous conclure de ces apparences ?

KINGSTON.— Ne pourraient-elles pas couvrir quelque trahison ?

CAPEL.—Kingston, je ne crains rien. Les lois de la guerre sont sacrées pour toutes les nations. Le conquérant le plus avide, l'homme de sang le plus féroce, les observent envers les autres, pour qu'on les observe envers eux-mêmes.

KINGSTON.—Celui qui porte les armes contre son roi peut bien violer sa parole envers les simples sujets.

CAPEL.—Ce n'est pas moi qu'il aurait choisi pour y manquer.

KINGSTON.—Mais, milord...

CAPEL.—Non, je connais Fairfax. J'ai une trop haute idée de son caractère pour le juger capable d'une bassesse. Le fanatisme de l'indépendance peut avoir aveuglé son esprit sans avilir ses sentiments. Quoique des opinions de parti nous divisent, nous fûmes autrefois liés d'une étroite amitié. Il est encore jaloux de mon estime et ce n'est point sous mes yeux qu'il s'écartera de voies de l'honneur.

KINGSTON.—Je le souhaite, milord. Mais, le voici. (*Capel s'avance vers Fairfax avec une contenance assurée.*)

SCÈNE XV.

FAIRFAX, CAPEL, KINGSTON, SURREY.

CAPEL.—Je ne puis vous donner, milord, une marque plus sûre de confiance qu'en venant dans votre camp accompagné d'un seul ami.

FAIRFAX.—Puisque vous le jugez digne de ce titre, il peut assister à notre entrevue.

CAPEL (*montrant Surrey*).—Je ne refuserai pas non plus d'admettre un ennemi pour témoin. Je suis prêt à vous entendre.

FAIRFAX.—J'ai à vous proposer au nom du parlement tous les avantages qui peuvent répondre à la haute considération dont il est pénétré pour vos vertus.

CAPEL.—Si elles méritent quelque prix, je ne dois le recevoir que de mon souverain, qui est aussi souverain du parlement.

FAIRFAX.—Que peut faire pour vous un prince sans États.

CAPEL.—Je soutiendrais peut-être ses intérêts avec moins de zèle, si les miens pouvaient y être engagés. C'est lorsque mon ambition n'attend aucune récompense que je suis plus fier de le servir.

FAIRFAX.—Ce sentiment est d'une grande âme. Mais vous le voyez ; une révolution dans le gouvernement est inévitable. Est-il en votre pouvoir de l'arrêter ? Que prétendez-vous opposer à un parti triomphant ?

CAPEL.—Mon devoir qui me prescrit de rester fidèle à un prince malheureux.

FAIRFAX.—Vous avez déjà fait tout ce qu'on peut attendre d'un homme d'honneur.

CAPEL.—Non, pas tout encore, puisqu'il me reste à le soutenir.

FAIRFAX.—Et par quel moyen vous en flattez-vous ? Ces murailles de votre place ne sont que des monceaux de ruines. Vos soldats sont réduits à manquer des derniers aliments.

CAPEL.—Ils ont encore des munitions de guerre et du courage pour les employer.

FAIRFAX.—Le courage ne peut leur manquer sous vos ordres. Mais sans la force, à quoi leur servirait le courage. Colchester, quoique soutenu de votre bras ne saurait tarder à se rendre.

CAPEL.—Vous en a-t-il parlé dans l'assaut de cette nuit ?

FAIRFAX.—Si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Mais demain le parlement vous proscritra comme ennemi de la république : au lieu qu'il vous offre aujourd'hui par mon organe le titre de duc et le gouvernement d'une place de guerre. (*Capel se retourne et cache sa tête dans ses mains.*) Pourquoi détournez-vous de moi votre visage ?

CAPEL.—De peur que vous ne le voyiez rougir pour vous et pour ma nation.

FAIRFAX.—Calmez vous, milord, et discutez ma proposition de sang froid.

CAPEL.—Doit-elle être l'unique objet de notre conférence ?

FAIRFAX.—Elle est assez importante puisque votre salut en dépend.

CAPEL (*faisant un mouvement pour sortir*).—Adieu, milord...

FAIRFAX (*à part*).—Pourquoi faut-il que je sois réduit à me contraindre. (*Il fait un pas vers lui et le retient du geste.*) Encore un instant, lord Capel ! Croyez-moi, laissez là d'aveugles préjugés de servitude. Irez-vous leur sacrifier les honneurs prêts à rejaillir sur vous et sur votre famille ?

CAPEL.—O nobles Anglais ! que vous êtes dé-

chus de votre antique splendeur ! Les honneurs se vendent sur le sol d'Albion au poids de l'ignominie.

FAIRFAX.—C est la patrie qui vous les offre.

CAPEL.—La patrie ! Etouffez ce nom dans votre bouche si vous ne savez que le blasphémer !

FAIRFAX.—Osez-vous l'invoquer vous même, vous qui servez sous son oppresseur ? Votre bras est désormais trop faible pour enchaîner la liberté victorieuse. Les fondements du trône chancellent. Un jour encore et ils seront renversés.

CAPEL.—Eh bien ! je m'ensevelirai sous leurs ruines.

FAIRFAX.—Le parlement vous en arrachera tout vivant pour vous condamner à une mort ignominieuse.

CAPEL.—Est-ce m'en délivrer que de me condamner à une vie infâme ?

FAIRFAX.—Que sera la vie pour vous, lorsque l'Angleterre affranchie d'un joug honteux ne prononcera votre nom qu'avec horreur, quand vous entendrez votre épouse déshonorée maudire l'instant de votre union ; quand votre fils, vous poursuivant jusque sur l'échafaud avec des cris de désespoir, vous reprochera des jours qu'il lui faudra traîner dans l'indigence et dans l'opprobre !

CAPEL.—O comble inouï d'audace ! Est-ce donc vous, sujet infidèle, qui voulez m'effrayer par des flétrissures qui ne sont attachées qu'à votre rébellion ? Non, non, j'aurai pour moi les regrets de tous les gens de bien. Ma femme et mon fils béniront ma mémoire. Le Ciel sera l'appui de ma veuve et le père de mon fils orphelin.

FAIRFAX.—C'en est trop, vil esclave du despotisme. Puisque l'intérêt de ta vie ne peut t'émouvoir, il est temps de te faire trembler pour une tête plus chère. (*Il appelle.*) Morgan !

SCÈNE XVI.

FAIRFAX, CAPEL, ARTHUR, MORGAN, SURREY,
KINGSTON, DEUX SOLDATS.

Un rideau se lève au fond de la tente. On voit Arthur enchaîné. Deux soldats sont à ses côtés lui tenant chacun un poignard sur la poitrine. Derrière eux est Morgan.

CAPEL.—Ciel ! que vois-je ! (*Il se laisse tomber dans les bras de Kingston*)

FAIRFAX.—Le reconnaissez-vous ?

CAPEL (*se relevant, avec indignation*).—Mon fils en ton pouvoir ! Ah, lâche ! Tu ne le dois pas du moins à tes armes.

FAIRFAX.—Rendez-moi les vôtres, il est à vous. C'est le seul moyen qui vous reste. Voulez-vous lui sauver la vie ?

CAPEL.—Oui, traître, par la mort ! (*Il saisit impétueusement son épée pour en frapper Fairfax.*)

MORGAN.—Si vous faites un pas, vous et votre fils, vous êtes perdus.

ARTHUR.—Que rien ne vous arrête, mon père. Frappez, je ne crains pas de mourir. Je suis votre fils.

CAPEL (*remettant au fourreau son épée à demi tirée, et s'adressant à Fairfax*).—Barbare ! Je ne te parle point de notre ancienne amitié. Il n'en reste plus entre nous depuis ta révolte criminelle. Je ne veux rien de toi ; mais que t'a fait cette innocente victime ?

FAIRFAX.—Il vient de me braver, il n'y a qu'un instant, avec autant de hauteur que son père.

CAPEL.—Entends-le braver encore tes menaces et tes bourreaux. O mon cher Arthur, que ne

puis-je t'embrasser, lorsque je te vois si digne de ma tendresse !

KINGSTON (*à Fairfax*).—Eh quoi ! milord, voulez-vous souiller à jamais votre renommée par l'assassinat d'un enfant ?

FAIRFAX.—Ce n'est pas moi qui l'immole, c'est son père cruel. Il ne doit s'en prendre qu'à sa farouche opiniâtreté. Qu'il me rende une place qu'il ne peut défendre et je lui rends son fils ; sinon, il faut qu'il meure pour la terreur de ces esclaves pusillanimes, qui voudraient anéantir la liberté quand elle rétablit son empire.

CAPEL (*d'un ton pathétique, à Arthur*).—Mon fils ! Dieu, ton prince et l'honneur !

SURREY (*à part*).—Je ne laisserai point achever cet horrible sacrifice quand il devrait m'en coûter la vie. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

FAIRFAX, CAPEL, ARTHUR, MORGAN, KINGSTON.

CAPEL (*regardant tendrement son fils*).—Arthur, mon cher Arthur ! que dirai-je à ta mère désolée ?

KINGSTON.—Ah ! milord, le laisserez-vous ainsi massacrer.

CAPEL.—Que faites-vous, Kingston ? Voulez-vous ébranler mon courage, quand il faudrait le soutenir ? J'ai bien assez à combattre la nature.

FAIRFAX.—Vous n'avez plus qu'un instant, lord Capel.

CAPEL.—Pourquoi prolonger mon supplice ? Laisse-moi partir, je ne voudrais pas expirer sous tes yeux.

MORGAN.—Arthur, n'avez-vous rien à dire à votre père ?

ARTHUR (*avec fermeté*).—Rien ; il sait ce qui se passe dans mon cœur.

MORGAN (*aux soldats*).— Soldats ! tenez-vous prêts à mon signal.

CAPEL.—Adieu, mon fils. Encore une fois : Dieu, ton prince et l'honneur ! Je ne te survis un moment que pour te venger. (*Il se détourne et se dispose à partir.*)

FAIRFAX (*à part*).—Inflexible vertu, que je suis forcé d'admirer malgré moi-même. (*Apercevant Edmond.*) Mais que vois-je ?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, EDMOND, SURREY.

EDMOND (*accourant avec la plus grande précipitation et jetant les bras autour d'Arthur*).—O mon ami ! non, tu ne mourras pas sans moi.

FAIRFAX —Que faites-vous, mon fils ?

EDMOND.— Ne me donnez pas davantage un nom que je déteste. Assouvissez votre barbarie. Vous avez une victime de plus.

FAIRFAX.—Insolent ! qui t'a conduit ici ?

SURREY.—Moi, milord, j'ai forcé sa prison, et je m'en glorifie.

EDMOND (*à Fairfax*).—Vous êtes le seul qui ne connaissiez pas la pitié. (*Aux soldats.*) Ce n'est pas la vôtre que j'implore. Hâtez-vous de frapper. De quoi tremblez-vous ?

ARTHUR (*cherchant à se dégager de ses bras*).—Laisse-moi, cher Edmond ; pourquoi me rendre la mort plus douloureuse ?

EDMOND.—Je ne te quitte point. Je ne veux pas survivre à mon ami, quand j'ai perdu celui qui dû être mon père.

CAPEL.—Tu veux m'arracher mon fils, le tien te renie : je suis vengé.

EDMOND.—Laisse-moi te serrer plus étroitement encore, cher ami, je veux mourir du même coup que toi.

CAPEL.—Tu les vois, Fairfax. Il ne te reste plus qu'à frapper toi-même.

FAIRFAX.—C'en est fait, Capel je suis vaincu. Edmond, ôtez les fers à votre ami et rendez-le à son père. Mes mains ne sont pas dignes de toucher ce jeune héros. (*Morgan et les deux soldats se retirent.*)

ARTHUR.—Cher Edmond, c'est donc à toi que je dois la vie !

EDMOND.—O mon ami ! (*Il lui ôte les fers et le conduit à Capel qui les serre tous les deux dans ses bras.*)

ARTHUR.—Mon père !

EDMOND.—Milord !

CAPEL (*les tenant dans ses bras et les regardant tour à tour avec tendresse*).—Donnez-moi le même nom tous les deux, mes enfants Je ne sais plus lequel de vous est mon fils.

EDMOND (*voyant les yeux de son père baignés de larmes, se détache des bras de Capel et se précipite aux pieds de Fairfax*).—Je vous retrouve aussi mon père ! Ah ! ne me dérobez point ces larmes !... Milord, Arthur, Surrey, les voyez-vous couler ?

FAIRFAX (*le relevant*).—Mon cher Edmond, je n'oublierai jamais que tu m'as empêché de commettre une action hontense. (*Le présentant à Arthur.*) Aimez-vous toujours, dignes amis, et que le sort vous fasse vivre dans des temps plus heureux que vos pères. (*A Capel.*) Vous êtes libre, milord, de rentrer dans la place. Mon admiration

vous y suit. Plût au Ciel que je fusse aussi digne de votre estime !

ARTHUR (*baisant la main de Capel*).—O mon père ! ne nous quittons plus. Je veux aller combattre auprès de vous.

CAPEL.—Tu en as fait assez pour ta part. Ton nom seul va devenir le plus ferme appui de Colchester. Quel soldat sera assez lâche pour parler de se rendre quand il saura ta constance !

ARTHUR.—Je veux aller combattre pour mon roi. Il faut que je vous suive.

CAPEL.—Non, mon fils, reçois mes adieux. Je te vois peut-être, hélas ! pour la dernière fois. Mon devoir est d'affronter la mort pour mon pays ; le tien est de vivre pour le servir mieux un jour dans la force de ton âge. (*A Fairfax.*) Après ce qui vient de se passer, Fairfax, je n'ai plus rien à craindre de toi. Je te laisse mon fils pour le rendre à sa mère, et je cours t'attendre sur la brèche.

FIN.

B N Q



C 000 137 664

PIÈCES POUR JEUNES GENS

PUBLIÉES PAR LE MÊME.

Drames.

LES PIRATES DE LA SAVANE,	5 actes, 50 cts.
LE FORGERON DE STRASBOURG,	5 " 50 "
LA PRIÈRE DES NAUFRAGES,	5 " 50 "
LE SONNEUR DE SAINT-PAUL,	5 " 50 "
MICHEL STROGOFF,	5 " 50 "
LES BOUCANIERS,	5 " 50 "
LES NUITS DE LA SEINE,	5 " 50 "
LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT,	5 " 50 "
LE PORTEFEUILLE ROUGE,	5 " 50 "
LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS,	5 " 50 "
LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE,	5 " 50 "
LA BANDE DU CHEVAL-NOIR,	5 " 50 "
JEAN LE MAUDIT,	4 " 50 "
LE CRIME DE MALTAVERNE,	4 " 50 "
LES AVENTURES DE MANDRIN,	4 " 50 "
LES BRIGANDS DE FRANCONIE,	4 " 50 "
L'HOMME DE LA FORÊT-NOIRE,	3 " 50 "
ROBERT MACAIRE,	3 " 50 "
CARTOUCHE,	3 " 50 "
LE SIÈGE DE COLCHESTER,	1 " 25 "

Comédies.

HABIT, VESTE ET CULOTTE,	4 actes, 40 cts
L'HOMME À LA FOURCHETTE,	1 " 25 "
LES TROIS JUGES,	1 " 25 "
UN HABIT PAR LA FENÊTRE,	1 " 25 "
LES FRAYEURS DE TIGRUCHE,	1 " 25 "

M. J. PONTON, COIFFEUR, 50 RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL, possède tous les costumes nécessaires pour la représentation des pièces ci-dessus. Ces costumes seront loués à des prix raisonnables et expédiés par *Express* à tout endroit d'où l'on en fera la demande.

M. Ponton a fait confectionner quatre costumes bretons, exactement pareils, pour la pièce *Habit, Veste et Culotte*.

137664